



**LES EAUX
TROUBLES**

— p.3 à 13



**LES
CULTIVÉES**

— p.21 à 27



**LES MÉANDRES
DE L'APPRENTISSAGE**

— p.14 à 20

TABLE DES MATIÈRES / FAIS PAS LE CAVE **_3** / DES PENSÉES NOIRES MALGRÉ L'ESPOIR **_4** / SAUVER LA PLANÈTE SANS Y LAISSER SA PEAU **_6** / PENDANT CE TEMPS, À SAINT-JÉRÔME... **_9** / CONSTRUIRE L'IMPUISSANCE **_10** / DES CONSPIRATIONNISTES PARMIS NOUS ? **_12** / «ON VIT UNE EXODE DES PROFS» **_14** / APPRENDRE SANS L'ÉCOLE **_16** / PERDRE SON TEMPS, VOLONTAIREMENT **_18** / QUAND LES OBJETS PRENNENT LE CONTRÔLE **_20** / PARLE-MOI DE TES MAINS **_21** / NOUS AVONS GAGNÉ QUELQUES BATAILLES, PAS LE COMBAT **_24** / LA MEILLEURE ARME : LA CONNAISSANCE **_26**

CRÉDITS

RÉDACTRICE EN CHEF

Maggy McDonald

ASSISTANTE À LA RÉDACTION

Mackenzie Sanche

COLLABORATEURS

Alexane Dumoulin, Antoine Picard,
Ariane Prud'homme, Aurélie Tremblay,
Jade Vaudrin, Julianne Éthier, Laurie Guay,
Lila Desjardins-Mansot, Mackenzie Sanche,
Marie-Pier Hébert, Mégane Pilon
et Selma Kelouche

ÉDITION ET RÉVISION

Constance Harrison-Julien, Mariève Desjardins
et Mélanie Plourde

GRAPHISME ET MISE EN PAGE

Émélie Charette-Paquette

CRÉATION DE LA GRILLE

Rachel Monnier

PHOTOS

COUV. - Mackenzie Sanche

P.3 - Pixabay

P.4 - Mackenzie Sanche

P.6 - Antoine Picard

P.9 - Alexane Dumoulin

P.10 - Unsplash - Elijah O'Donnell

P.12 - Pixabay

P.14 - Pixabay

P.16 - Pixabay

P.18 - Pixabay

P.20 - Pixabay

P.21 - Laurie Guay

P.24 - Unsplash - Royan Miller

P.26 - Pixabay

PAR MAGGY MCDONALD



ENVIRONNEMENT! Un mot qui a fait briller des étoiles dans les yeux la gang du *Trouble-Tête*, qui a fait couler de l'encre dans tout le cégep de Saint-Jérôme, qui nous a fait vivre des montagnes russes émotionnelles.

L'urgence climatique s'est installée dans notre cœur de jeunes étudiants depuis maintenant plusieurs années. Le 28 mars 2018 avait donné une lueur d'espoir aux jeunes Québécois par l'ampleur de la marche. Mais rien n'a changé. La tension a monté et la voix de Greta Thunberg aussi. Alors, une deuxième tentative, une deuxième marche, une deuxième chance de se faire entendre: 27 septembre 2019. Cette fois-ci, accompagnées de Greta, 500 000 personnes (enfants et adultes) ont déambulé dans les rues de Montréal. D'autres l'ont fait dans le décor de leur ville un peu partout au Québec. C'est un consensus, l'environnement est une priorité pour la jeunesse d'ici.

Mais l'environnement, ce n'est pas juste l'urgence climatique, c'est tout ce qui nous entoure: notre environnement social, notre éducation, nos habitudes de vie, notre santé mentale, nos arts. C'est pourquoi cette édition à l'allure éclatée regorge de thèmes si différents les uns des autres. Le seul fil les rattachant est l'environnement dans lequel nous tentons de nous découvrir. En fait, le *Trouble-Tête* c'est juste une belle gang d'étudiants qui cherchent à mieux comprendre le monde et, en même temps, à se comprendre eux-mêmes. Tout ça en écrivant.





FAIS PAS LE CAVE

PAR JADE VAUDRIN, SELMA KELOUCHE ET ARIANNE PRUD'HOMME

*La classe est presque vide,
l'enseignant est absent
et le temps s'écoule
lentement. Nous sommes
trois devant un ordinateur
en quête de divertissement.
Le compte Facebook d'une
fille est ouvert. On ricane.
La vie privée d'une inconnue
étalée devant nos yeux.
On tape sur le clavier :
« Je veux baiser ». Send.*

C'est drôle, on s'en fout d'envoyer des messages vulgaires, c'est pas notre compte Facebook de toute façon. La fille avait juste à se déconnecter de l'ordinateur public, c'est de sa faute. Ce qu'on ne réalise pas, c'est qu'on bouleverse justement cette fille-là, qui se retrouve coincée à recoller des morceaux que d'autres ont cassés, qui a à s'expliquer à tout son entourage, à devoir d'elle-même étaler son intimité devant d'autres pour se défendre. Jamais nous n'avions réfléchi aux conséquences de nos actes sur ce profil.

Le problème avec les échanges en ligne, surtout ceux qui sont vicieux, c'est que les gens ne réalisent pas qu'ils interagissent avec de vraies personnes. Si on avait été face à face, on n'agirait jamais de la sorte, mais puisque qu'on a le bénéfice de ne pas être vus, on pense que les conséquences seront également invisibles. On est loin de se douter de la gravité de nos gestes, de l'impact que nos rigolades auront sur la vie des gens qui en sont victimes. On sait que c'est stupide, qu'on est immatures, mais le divertissement est plus fort que la raison; on a besoin de savoir jusqu'où on peut aller.

M. Alain Aubuchon, directeur de la vie étudiante au CSTJ, est habitué de devoir gérer des cas de caves qui ne savent pas comment se comporter en ligne. Oui, on utilise le mot cave ici, sans retenue, parce que c'est bien ça qu'on est quand on agit de la sorte. M. Aubuchon affirme que les gens auprès desquels il intervient savent que leurs actions sont infantiles, mais souvent c'est en leur permettant de rencontrer la victime qu'ils en saisissent la gravité. En la rencontrant, on peut mettre un visage sur cette fameuse personne, celle à qui on a pu faire autant de mal quand on pensait juste à avoir du fun.

L'affaire, voyez-vous, c'est que ceux qui perpétuent ces actes si puérils réalisent à quel point ils ont l'air naïfs uniquement au moment de faire face aux conséquences. Ça a l'air assez fou de dire: « Ouain, je me suis fait suspendre parce que j'ai envoyé des messages à partir du compte de quelqu'un d'autre », mais ça arrive, et on apprend sa leçon. Ces situations arrivent plus fréquemment qu'on ne le pense. C'est donc au petit peuple d'utiliser un peu son jugement et de prendre les bonnes décisions.

C'est vrai que c'est tentant, parce que c'est tellement facile, de se déchaîner sur les réseaux sociaux, d'envoyer n'importe quoi comme si personne n'allait jamais le voir, mais il ne faut pas non plus être égoïste juste parce qu'on trouve ça drôle. Il faut rester connecté à la réalité, se rappeler que ce profil est celui d'une personne en chair et en os, qui pourrait souffrir de nos gestes. Les réseaux sociaux prennent toute la place dans notre société, on y accorde tellement d'importance qu'on oublie les existences derrière. On a tous nos petits secrets, qu'on partage peut-être en ligne, avec certaines personnes. Ceux-ci sont justement personnels, c'est pourquoi on doit respecter les gens, et leur laisser la vie privée qu'ils méritent.

Ce qu'il faut retenir de tout ça, c'est qu'on doit se mêler de nos affaires et se mettre à la place des gens. Se souvenir de ne pas faire le cave.

DES PENSÉES NOIRES MALGRÉ L'ESPOIR

PAR MACKENZIE SANCHE



Les cataclysmes naturels se multiplient alors que le climat se réchauffe, emportant la planète vers sa destruction. Ces scénarios apocalyptiques autour de l'environnement causent l'apparition d'un nouveau phénomène, plus ou moins naturel, qui vient tirailler certaines personnes: l'écoanxiété.

Phénomène de plus en plus médiatisé, l'écoanxiété est causée par un sentiment d'urgence, voire de détresse et d'impuissance face à la dégradation de la planète. «Ça t'inhibe complètement, ça te rend inefficace», explique Justine Davasse, fondatrice des *Mouvements Zéro*, ayant vécu l'écoanxiété. Elle raconte un moment de sa vie où elle avait opté pour un mode de vie zéro déchet et végan, en plus d'avoir tenté le crudivorisme et une alimentation sans gluten. «J'essayais d'incarner dans mon corps tous les idéaux, de fixer le monde entier avec mon comportement, et ça, clairement, c'était une mauvaise réponse à l'écoanxiété.»

AFFRONTER L'IMPUISSANCE

Selon Mélissa Tremblay, enseignante de sciences au secondaire et responsable de comités de jeunes engagés à l'Académie Lafontaine, l'écoanxiété n'affecte qu'une minorité, ce qui n'empêche pas la majorité de ressentir un fort sentiment d'impuissance. «Les élèves me disent qu'ils le savent que c'est terrible, qu'ils ne sont pas tannés d'en entendre parler, qu'ils sont juste un peu démunis», explique-t-elle. Ils ne savent pas comment s'y prendre pour faire une différence et ils croient que ça ne vaut pas la peine d'essayer.»

Candidat du Parti vert du Québec aux dernières élections fédérales et conseiller en développement durable au cégep de Saint-Jérôme, Joey Leckman croit que pour que la société adopte un mode de vie

plus écoresponsable, le temps est de mise. «Ça peut prendre des générations avant de voir apparaître un changement de mentalité.» Mais il comprend leur désarroi. «Les jeunes voient les chiffres pour 2050. Ils se disent que c'est peut-être l'âge auquel ils auront des enfants et qu'ils ne veulent pas en élever dans un monde comme ça», dit M. Leckman.

Joey Leckman croit que la cause de l'inaction des jeunes est la saturation. En effet, ils auraient été trop exposés aux enjeux climatiques et la situation s'est normalisée pour eux. Mme Tremblay constate un peu le même phénomène chez ses jeunes engagés pour la cause : «Certains jeunes disent que ça ne vaut pas la peine, parce que si en haut ça ne bouge pas, même si je fais mon compostage et que je consomme moins, qu'est-ce que ça change? Sans qu'on soit essouffés, on a l'impression qu'il y a juste nous qui croyons que c'est important.»

M. Leckman ne croit pas que ce sont les petites actions et les petits boycotts qui vont changer la donne. «Ça presse. On ne peut plus juste faire des petits gestes et trouver ça *cute*, il faut faire des gestes plus gros.» Tout de même, des symptômes d'écoanxiété peuvent se manifester chez des optimistes aussi dévoués que Joey Leckman, qui aimerait parfois, de son propre aveu, «s'en foutre, comme d'autres personnes», tant il porte aussi ce sentiment d'impuissance. «On est juste submergés, noyés, et on ne sait plus c'est quoi le choix qu'on doit faire», ajoute Mme Davasse.



QUAND L'ÉCOANXIÉTÉ DEVIENT UN OUTIL

Mme Davasse explique que le fait d'avoir découvert le terme «écoanxiété» lui a permis de mieux gérer ses émotions. En ayant pris conscience de cela, elle peut s'assurer de maintenir une bonne hygiène mentale qui ne l'épuise pas et qui lui permet d'être plus proactive quant à ses actions pour l'environnement. «C'est comme si j'avais une corde supplémentaire à mon arc», lance-t-elle. L'écoanxiété lui sert de point de départ.

«Tu peux être la solution, ou tu peux être le problème», insiste M. Leckman. L'écoanxiété sert d'élan vers l'action pour le climat. Récemment, les jeunes se mobilisent et se font entendre, notamment grâce à des manifestations comme celle du 27 septembre dernier, ou encore grâce à des actions d'activistes comme la jeune Greta Thunberg. «On ne peut pas revenir en arrière», se désole Mme Tremblay, «mais on peut sauver ce qu'il reste. Il reste peu de temps, mais là, il y a une vague de fou, on a un *momentum* incroyable!» Selon elle, la solution est dans la consommation. Recycler, composter, oui, mais d'abord, moins consommer. Elle souhaite que la société devienne une société de décroissance et qu'elle valorise le développement durable.

Pour M. Leckman, la clé du succès est dans le vote. Il incite les jeunes à travailler sur le macro, à aller voter, à parler de politique et à contaminer leurs amis. Il illustre l'impact de la politique en disant qu'avant, il faisait 13 000 gestes pour l'environnement, mais que maintenant, il peut passer un règlement qui force 13 000 personnes à faire le geste. «Si 95% des jeunes allaient voter, je pense que notre pays serait complètement différent», s'enthousiasme-t-il.

SURMONTER CETTE DÉPRIME PLANÉTAIRE

«Si on est écoanxieux, c'est un signe de bon fonctionnement mental. J'ai du mal à conceptualiser le fait qu'on ne ressent rien face à la catastrophe environnementale qui est devant nous», dit

Mme Davasse. Les gens écoanxieux vont pleurer, avoir des douleurs physiques et être en colère, mais il est crucial de ne pas rester à ce stade, selon elle. Il faut être en paix avec soi et avec le monde pour arriver à faire une différence.

Mme Tremblay, de son côté, croit que l'on perd du temps à répéter aux gens toute l'information sur le CO₂, sur le compostage, car ils le savent. Maintenant, il faut des actions concrètes. Ça ne vaut pas la peine d'être en panique. Pour réduire cette anxiété-là, à son avis, il faut se mettre en action et en se concentrant sur le positif.

Toutefois, la réalisation que l'on ne peut pas tout faire, et encore moins par soi-même, est déjà un grand pas pour atteindre une certaine paix d'esprit qui réduirait l'écoanxiété. Par contre, malgré que ce stress environnemental ne soit pas une dépression, c'est tout de même un trouble anxieux qui peut être nuisible à la santé mentale, d'où la recommandation de Mme Davasse : «Il est important d'avoir un dialogue avec soi-même, avec un professionnel de la santé, ou avec un groupe de soutien pour régler son écoanxiété.»

Malgré tout, elle croit que les domaines professionnels de la santé devraient prendre au sérieux l'écoanxiété. «On a besoin qu'ils reconnaissent ça comme un vrai mal.»

CE QUE L'ÉCOANXIÉTÉ DIT SUR NOUS

Vivant dans un monde qui est déjà plus exposé aux nouvelles inquiétantes et à l'information alarmante, il est normal que la société soit anxieuse. Mme Davasse insiste sur le fait que l'écoanxiété est un luxe chez les Occidentaux que les pays plus démunis n'ont pas. L'accès à l'éducation et à l'information est une source importante de stress, mais dans l'urgence, la population n'aura pas le temps d'être écoanxieuse. Elle devra agir pour assurer la survie de l'espèce. Justine Davasse croit d'ailleurs qu'il devrait y avoir des organismes de résilience dans les communautés qui développent des com-

pétences survivalistes comme la cuisine, le combat, la conserverie, le jardinage ou la construction. «Chacun fait à la hauteur de ce qu'il sait faire. Moi, je sais écrire et informer les gens», rit-elle, faisant référence à son site *Les Mouvements Zéro*.

L'écoanxiété est un phénomène qui prend de plus en plus d'espace, principalement parce que c'est un mal global, selon Mme Davasse. «La perte de l'environnement est quelque chose qui est plus fort que de perdre ses parents ou ses grand-parents, c'est une douleur immense, et c'est une douleur plus globalisée au niveau de la population.» C'est carrément la perte de son milieu de vie et de sa possibilité d'exister.

Ce stress environnemental en dit long sur la société. Il miroite son anxiété, sa vulnérabilité, ainsi que l'amour qu'elle porte à son environnement. Au final, comme le dit si bien Justine Davasse, «être écoanxieux, c'est avoir aimé un jour l'environnement dans lequel on est et d'un coup ressentir le fait qu'il est en train de s'effondrer».

SAUVER LA PLANÈTE SANS Y LAISSER SA PEAU

PAR ANTOINE PICARD



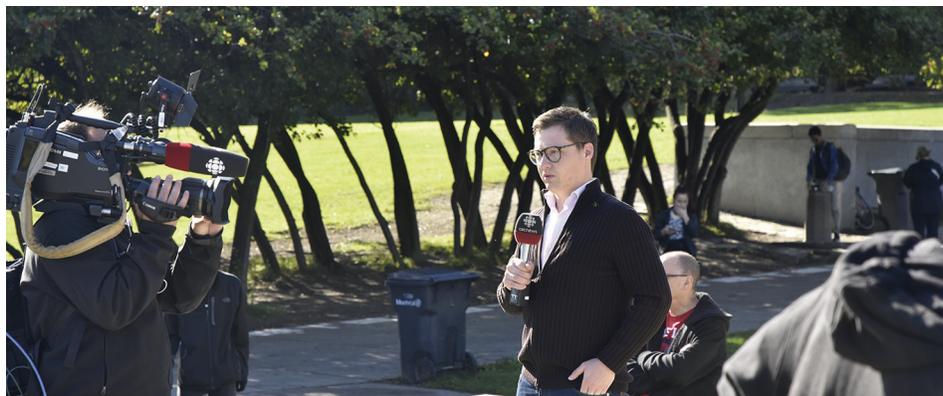
Le 27 septembre dernier, des centaines de milliers de personnes ont défilé dans les rues de Montréal, dénonçant l'inaction des gouvernements et des entreprises face aux changements climatiques, qui menacent la survie des habitants de la Planète supposément bleue.

Moi, Antoine, même pas 100 livres mouillé, je me suis glissé aux premières loges de l'événement, avec en mains une caméra de l'école. Y'avait pas que la planète qui était en danger!

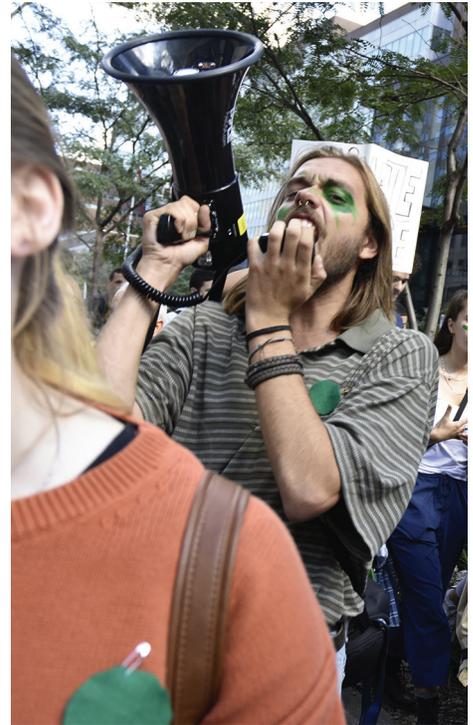
J'arrive au parc Jeanne-Mance vers 9h30, alors que le coup d'envoi de la marche était prévu pour 12h. Je ne suis pas tout seul à m'y prendre beaucoup trop à l'avance: quelques personnes sont déjà sur les lieux, majoritairement des journalistes. La foule commence à prendre forme un peu plus tard, autour de personnalités publiques. Élisabeth May, Manon Massé et Guy Nantel, pour ne nommer que ceux-là.



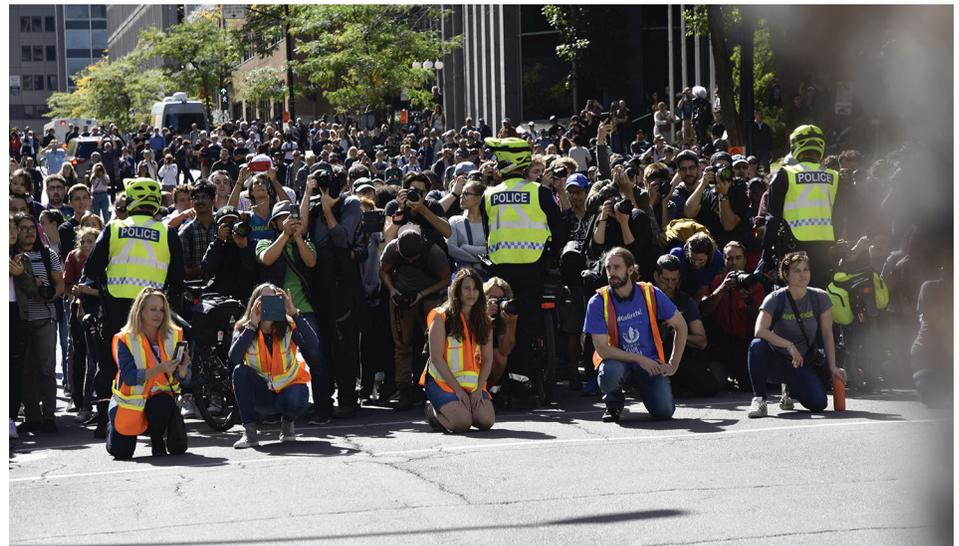
Pendant ce temps, moi, je me promène d'un bout à l'autre du vaste parc, mon énorme sac en bandoulière, et je prends des photos. Je cours. 12h! Les gens crient! La marche se met en branle. Mon téléphone vibre, c'est Radio-Canada: «LA MANIFESTATION POUR LE CLIMAT SE MET EN MARCHÉ, SUIVEZ NOTRE COUVERTURE EN DIRECT.» Pour une fois, Radio-Canada ne m'apprend rien que je ne voie de mes propres yeux.



Mais là, je suis trop occupé à prendre des clichés de l'inspirante Manon Massé, co-chef de Québec Solidaire. À l'autre bout du début de la marche. Mon but: aller devant. Courir encore. Je suis déjà en sueur et la marche n'est même pas commencée! Un vrai exercice cardio!



Mon poids plume a peut-être des avantages. Comme celui de pouvoir me faufiler. Mais cela ne m'empêche pas de me faire constamment pousser, marcher sur les pieds et j'en passe. Pour avancer, je dois prétexter: «C'est parce que j'essaye d'aller rejoindre mon ami!» L'adrénaline me pousse à avancer.



Une tonne de coups de coudes dans la face plus tard, j'arrive devant des policiers assez équipés. Un déploiement impressionnant. Enfin! C'est le temps (d'essayer) de prendre quelques photos!

La manif s'arrête pour permettre aux nombreux journalistes présents de faire leur shooting. Occasion parfaite pour moi de m'avancer pour immortaliser la banderole multicolore tenue par des membres de la communauté autochtone. J'y parviens, en marchant presque à quatre pattes. Et là, je la vois: Greta Thunberg, la jeune militante, l'icône du mouvement! Entourée d'un cordon de sécurité. Petite dans la foule. Clic!



Je sors du périmètre de la manifestation, tanné de me faire piétiner par des manifestants. Et je me concentre sur les pancartes. Elles sont belles, amusantes, frappantes, parfaites. Les gens sont de bonne humeur. Il fait beau et chaud. C'est si beau de voir des personnes de tous âges, rassemblés pour la même cause. Moment d'émotion. Un slogan m'interpelle. «Plus chaud! Plus chaud! Plus chaud que le climat on est plus chaud». On ne saurait si bien dire.

PENDANT CE TEMPS À SAINT-JÉRÔME...

PAR ALEXANE DUMOULIN



« *Sau, sau, sau, sauvons la planète !* », s'écriait en chœur le convoi des quelque 3000 marcheurs venus manifester pour le climat à Saint-Jérôme, le vendredi 27 septembre dernier.

Étaient au rendez-vous étudiants, enseignants, professionnels et familles, tous unissant leur voix et leurs gestes pour une seule et même cause : l'avenir compromis de la planète. C'est dans une atmosphère pacifique, de camaraderie et de solidarité que l'essaim de manifestants a déambulé dans le centre-ville. Armés de pancartes et d'étendards porteurs de messages percutants, tous avançaient d'un pas rythmé par les tambours et les sifflets. Le but? Presser les élus à emboîter le pas pour lutter contre les changements climatiques.

Le convoi s'est mis en route à la place des Festivités de Saint-Jérôme, où les principaux organisateurs à la tête de ce mouvement local, tels que le *Syndicat des professeur.es du Cégep de Saint-Jérôme*, *La planète s'invite au travail* et *La planète s'invite à l'université*,



ont prononcé leur désir impératif de faire bouger les choses. « Il n'est plus l'heure des petits pas, il est l'heure des décisions courageuses, voire héroïques », a tonné Élyse Dupras, membre du collectif *La planète s'invite au Parlement*.

Les manifestants se sont ensuite arrêtés au bureau du député provincial de Saint-Jérôme, Yuri Chassin, afin de lui remettre une lettre qui pressait la Coalition avenir Québec de poser des gestes concrets pour l'environnement.

LA JEUNESSE AU RENDEZ-VOUS

La jeunesse constituait une grande proportion des marcheurs. « Je crois beaucoup en l'action individuelle, explique Daphné Laporte, étudiante au cégep de Saint-Jérôme, mais ce n'est pas suffisant. Nous avons besoin de réglementations,

de nouvelles politiques et de plans efficaces dès maintenant. »

Le constat était clair : les Jérômiens étaient prêts à avancer. Des manifestations de ce genre ont également parsemé tout le Québec durant la même journée. À Montréal, le nombre de participants a battu un record provincial pour une manifestation. Près d'un demi-million de citoyens ont sillonné la métropole avec, en tête de cortège, la militante suédoise pour le climat Greta Thunberg. Reste à savoir si ces actions menées par des centaines de personnes à travers le globe auront un effet sur les décideurs à la tête des gouvernements.

CONSTRUIRE L'IMPUISSANCE

PAR MACKENZIE SANCHE



L'actualité est à l'urgence climatique : les nouvelles à propos des manifestations pour le climat, en plus des discours crus de Greta Thunberg à l'ONU et des statistiques à rendre écoanxieux, ne manquent pas aux manchettes des journaux à l'échelle internationale. Le public réagit à l'information qui lui est transmise, mais sa source est-elle toujours digne de notre confiance ?

Le journaliste, dans un modèle libéral de journalisme, se doit d'agir en tant que contre-pouvoir. Il doit contribuer à alimenter l'espace public en servant de chien de garde démocratique qui vulgarise et qui défend l'intérêt des citoyens. *Le Devoir*, fidèle à cette mission, affiche cette volonté de nous défendre. C'est un journal généraliste, c'est-à-dire qu'il couvre toutes sortes de nouvelles, incluant des nouvelles politiques, internationales et environnementales, et il est indépendant, comme le précise sa devise : « *Le Devoir*, le quotidien indépendant par excellence au Québec depuis 1910 ». Il n'est donc pas contrôlé par des entreprises plus grandes qui pourraient l'influencer indûment.

Par contre, après avoir mené une enquête pour voir si ce fameux journal à la réputation fiable atteint cet objectif primordial du journalisme, j'ai pu constater qu'il ne peut pas réussir à 100 % à accomplir ce travail lorsqu'il est temps de couvrir des nouvelles internationales plus complexes.

Je me suis penchée sur trois articles du *Devoir* qui couvraient la 24^e édition de la Conférence of Parties (COP24) de l'Organisation des Nations Unies (ONU). La COP24 s'étendait du 2 décembre au 14 décembre 2018. Selon Patricia Espinosa, la Secrétaire exécutive de la Convention-Cadre des Nations Unies sur les Changements Climatiques, le but ultime de la COP24 était « de finaliser les lignes directrices visant à rendre l'accord [de Paris] pleinement opérationnel ».

Ce que j'ai conclu à la lumière d'une analyse de la couverture médiatique de ces 12 jours par *Le Devoir* est qu'elle a été plutôt... décevante. Mon dossier comportait plus de 35 pages (ouf !). Voici donc un résumé de ma pensée.

L'ENQUÊTE

Les trois articles m'ayant servi d'échantillon pour mieux analyser la couverture de la COP24 par *Le Devoir* sont, en ordre chronologique, « COP24: le monde appelé à faire plus pour limiter les catas-

trophiés climatiques », une nouvelle d'Amélie Bottollier-Depois, « Un échec des négociations climatiques serait « suicidaire » pour l'avenir de la planète », une nouvelle d'Alexandre Shields et « COP24 : La colère de Greta », un éditorial de Marie-Andrée Chouinard.

En faisant le bilan, j'ai été étonnée de conclure que la nouvelle la plus prématurée, écrite par Amélie Bottollier-Depois le 3 décembre à l'ouverture de la COP24, est plus pertinente et informative que la nouvelle d'Alexandre Shields, écrite à deux jours de la fin de la COP24. Aucun développement n'est apporté par cette nouvelle plus tardive, alors qu'il aurait clairement dû y avoir plus de faits ayant été divulgués lors de la conférence, outre des citations répétitives et des statistiques alarmantes. Cependant, ce qui frappe davantage, c'est que l'éditorial de Marie-Andrée Chouinard rapporte plus d'informations sur le déroulement de la COP24 que les nouvelles, genre journalistique supposé prioriser les faits. Elle parle notamment du discours de Greta Thunberg. Comment cela se fait-il ?

Amélie Bottollier-Depois est une journaliste de l'agence France-Presse (AFP), ce qui veut dire qu'elle écrit des articles pour une agence qui, ensuite, peut les distribuer à des journaux comme *Le Devoir*. Il est important de rappeler que *Le Devoir*, étant un journal indépendant de grandes compagnies, qui n'a donc pas les capitaux des médias soutenus par Québecor (comme le *Journal de Montréal*), n'a certainement pas les moyens d'envoyer l'un de ses journalistes à Katowice, en Pologne, ni d'avoir un correspondant international pour couvrir la COP24. C'est pourquoi il n'a pas le choix de publier des articles comme celui de Bottollier-Depois. Évidemment, la crise des médias actuelle, entre autres aggravée par les géants du web qui ramassent presque la totalité des revenus publicitaires, met en péril ce système médiatique. Faute de revenus suffisants, les journaux ne peuvent bien accomplir leur devoir envers leurs lecteurs en envoyant des journalistes sur le terrain.



DÉPENDANCE AUX SOURCES OFFICIELLES

C'est aussi pourquoi l'article de Shields ressemble tant à celui issu de l'AFP : il n'a pas d'information autre que celle-là et celle fournie par les sources officielles des Nations Unies. D'ailleurs, c'est un autre problème commun au *Devoir* : la dépendance aux sources officielles. Malgré son indépendance, Le *Devoir* doit, pour demeurer lui-même une source fiable, se fier aux sources officielles pour leurs articles, que ce soit celles du Groupe d'experts environnemental sur l'évolution du climat (GIEC), celles des membres de l'ONU ou des décideurs politiques des pays, ce qui crée une convergence de l'information offerte parmi ses articles et ceux des autres journaux.

Il n'est pas question de désinformation dans les articles que j'ai analysés ici. Par contre, les journalistes devraient prendre la peine de s'informer au-delà des oui-dires politiques et des paroles prémâchées de ces représentants. Ils devraient lire des documents plus complexes, comme le rapport du GIEC lui-même (qui fait plusieurs pages) et non les seuls rapports que ce dernier destine aux décideurs politiques, pour s'assurer de bien comprendre ce que représentent leurs statistiques. À ce titre, cet extrait de l'article de Shields est éloquent : « Il faudrait réduire les émissions de gaz à effet de serre de 40 à 70 % d'ici 2050 (et les faire disparaître en 2100) pour espérer rester sous 2°C, et les baisser de 70 à 95 % pour rester sous 1,5°C, selon le GIEC. » Ici, le jargon utilisé par Shields demeure incompré-

hensible, et il ne joue donc pas un rôle de vulgarisateur, mais plutôt de transmetteur de jargon officiel, parce que cela ne veut rien dire chez le commun des mortels qui n'a pas étudié de fond en comble le sujet de la COP24.

L'URGENCE AVANT L'ACTION

Dans les trois textes de l'échantillon que j'ai méticuleusement décortiqué, les journalistes semblent, plus ou moins consciemment, consolider une urgence en présentant tous les problèmes, toutes les statistiques et toutes les sources d'inquiétude sans les expliquer, mais surtout sans expliquer comment ce changement climatique peut être réglé, ou du moins ralenti.

De plus, c'est en écrivant que les jeunes « auront pour demeure une planète en déroute », comme dans le texte de Chouinard, que les journalistes créent l'impression que c'est le bordel total. En montrant ce bordel, elle construit l'impuissance du peuple, ce qui cause de la détresse, du stress et de l'anxiété et le réduit à espérer que le gouvernement fasse quelque chose. La passivité du public est alors causée par la façon d'apporter l'information de journalistes comme ceux critiqués ici, ce qui les empêche d'agir par eux-mêmes, indépendamment du gouvernement.

En revanche, il est possible que les journaux dépendent légèrement de ce sentiment d'urgence qui est consolidé par des articles alarmants. Les lec-

teurs, inquiets et paniqués, cherchent à s'informer et à rester au courant des développements lors d'événements comme la COP24, ce qui agrandit le lectorat du *Devoir*, dans ce cas. L'orientation lucrative du *Devoir* passe avant l'importance de nourrir l'espace public en offrant des solutions accessibles à tous.

Plutôt qu'avoir des articles sur le déroulement de la conférence, qui sont d'ailleurs quasi introuvables, le public se retrouve avec des nouvelles à partir desquelles il ne retient que le sentiment d'urgence et d'impuissance. Les lecteurs ne peuvent donc qu'attendre que le gouvernement agisse, car eux ne savent pas quoi faire et ne comprennent pas ce fameux « +1,5 °C ». Ceci étant dit, il est facile de conclure que les journalistes n'ont pas accompli leur mission, car ils sont incapables de nourrir l'espace public correctement.

UNE CONCLUSION INDÉCISE

Bref, après cette profonde enquête, j'ai compris qu'il est important de faire ses recherches soi-même. Le rôle d'un journaliste est de vulgariser et de tendre le bâton à son public vers des nouvelles pistes de réflexion, mais les journalistes et leur média travaillent dans une perpétuelle course aux scoops qui les empêche de bien approfondir les sujets qu'ils abordent. C'est à nous de le prendre comme un point de départ plutôt qu'une conclusion.

J'ai fait l'analyse avec *Le Devoir*, mais cette conclusion concerne tous les médias journalistiques qui sont victimes de la crise des médias : ils manquent de ressources, de temps, et ils sont pris dans l'instantanéité pour arriver à publier des articles comme leurs compétiteurs, afin de ne pas être délaissés dans la course.

Toutefois, il n'est pas normal que ceci soit la conclusion que j'en tire, parce que le journaliste doit arriver à vulgariser l'information, la rendre accessible et la comprendre lui-même, plutôt que simplement recrachier les citations de sources officielles... Je pense donc qu'il est important que le monde des médias prenne un moment pour corriger le tir et s'assurer d'atteindre son but : nourrir l'espace public.

DES CONSPIRATIONNISTES PARMI NOUS?

PAR MÉGANE PILON



Katy Perry, Jay-Z, Rihanna, Kanye West, Beyoncé... Ces artistes font souvent référence à des symboles mystérieux, dont le fameux triangle, souvent associé aux grandes théories du complot. La franc-maçonnerie, vieille de plusieurs centaines d'années, est l'une de ces sociétés secrètes qui inspirent l'élite musicale du 21^e siècle. Plongée dans l'univers des francs-maçons

La franc-maçonnerie, une société secrète née au 17^e siècle et encore en place aujourd'hui, a souvent été accusée à travers le temps de cacher de lourds secrets. Mais qu'en est-il vraiment?

« Au Moyen Âge, la franc-maçonnerie était une corporation d'artisans qui réunissait les maçons qui construisaient les cathédrales », indique Simon Chavarie, historien et professeur d'histoire au cégep de Saint-Jérôme. Il explique que la Loge maçonnique était le bâtiment adjacent au chantier où les maçons se réunissaient pour dormir, manger, accueillir les Apprentis, etc.

À l'époque, puisque 98 % de la population était analphabète, les citoyens ont donc développé des rituels en utilisant la parole et les gestes afin de transmettre le savoir. C'est à ce moment que la franc-maçonnerie a acquis son aura « secrète » puisque les travailleurs devaient conserver le secret professionnel. D'ailleurs, le symbole de la franc-maçonnerie représente les outils du maçon.

Au 17^e siècle, avec l'arrivée de la réforme protestante, les cathédrales gothiques sont abandonnées pour adopter un autre style d'architecture. Du fait même, les loges maçonniques tombent en désuétude. Les membres commencent donc à accueillir des individus qui ne sont pas des maçons tels que des notables, des aristocrates et des bourgeois. « Le changement crucial pour la franc-maçonnerie a été qu'il y avait de moins en moins de maçons et de plus en plus de gens qui étaient là pour faire de la « maçonnerie intellectuelle », explique l'historien. Ils commencent à parler moins de construction et d'architecture et plus du savoir.

SOCIÉTÉ SECRÈTE OU SOCIÉTÉ DISCRÈTE?

Aujourd'hui, la franc-maçonnerie n'a plus grand-chose à voir avec l'architecture. Emmanuel Scott, chef d'entreprise et franc-maçon depuis 2009 appartenant à la grand loge ANI du Canada, caractérise en ces mots l'organisation: « C'est une école de pensée qui fait en sorte que l'on veut devenir une

meilleure personne. Les membres vont aller là-dedans pour essayer de s'améliorer en mettant les vices de côté. »

Ce dernier s'abstient sur les détails de son initiation qui s'est déroulée il y a dix ans puisque ce sont des informations confidentielles, selon lui. Toutefois, il déclare que cette cérémonie franc-maçonne l'a amené vers un niveau de conscience supérieur et l'a poussé à voir le monde d'une façon différente à l'aide d'épreuves.

Cet homme poursuit en affirmant que cette micro-société n'est pas une religion et tout le contraire d'une secte. Il soutient qu'il est difficile de l'intégrer et que plusieurs enquêtes sont effectuées sur la personne qui désire s'y joindre. Il est cependant facile d'en sortir, contrairement à une secte, où les membres acceptent tout le monde mais refusent que quiconque quitte l'organisation. Il ajoute que tous les francs-maçons sont libres dans leur apprentissage : il n'y a rien de forcé relativement à la pensée.

TOUJOURS FRANCS, LES FRANCS-MAÇONS?

Les francs-maçons s'abstiennent de dévoiler la plupart des informations qui sont partagées dans les loges maçonniques. À ce sujet, Simon Chavarie énonce cette hypothèse: « Tout ce qui se passe à l'intérieur de ça est tenu secret pour une raison précise : pour ne pas embêter les membres de la franc-maçonnerie. Ils veulent garder le contrôle de ce qui se passe à l'intérieur de leurs institutions. »

De son côté, Emmanuel Scott affirme qu'ils préfèrent garder la plupart des informations confidentielles puisque si le grand public avait accès à ces dernières, les membres n'auraient plus de surprises lorsqu'ils graviraient les échelons de l'organisation.

Le fait de garder ces informations dans l'ombre augmente toutefois les possibilités pour les passionnés de conspiration de débattre sur la franc-maçonnerie. « Puisque les francs-maçons ne sont pas autorisés à parler ouvertement de ce qui

se passe à l'intérieur, ça laisse des trous dans notre compréhension. Ça, c'est la recette idéale pour le conspirationnisme parce qu'on va remplir ces trous-là avec n'importe quoi. La manière dont l'organisation fonctionne est propice à créer des mythes», croit le professeur d'histoire du cégep de Saint-Jérôme.

Chroniqueur culturel à Radio-Canada, Jean-Michel Berthiaume est également de cet avis. Il croit que les gens inventent toutes sortes de théories farfelues sur les sociétés secrètes puisqu'« en tant que race humaine, on a besoin de réponses. » Il renchérit en disant croire « que c'est pour injecter du sens au monde ». Également doctorant à l'UQAM en sémiologie, c'est-à-dire l'étude des signes linguistiques et de leur signification, il soutient que le cerveau tend naturellement à faire ressortir des éléments signifiants. Et donc, si on se met à croire que tous les triangles sont en lien avec une théorie de complot, on ne verra que des triangles partout. Et des théories du complot!

De son côté, Emmanuel Scott nie la rumeur qui dit que les francs-maçons contrôlent le monde. Il déclare que ce genre de supposition est souvent basé sur des légendes urbaines, mises de l'avant par le cinéma par exemple, qui ne sont pas réellement fondées. Toutefois, il convient qu'il peut y avoir des personnes influentes qui en font partie, comme un politicien ou un individu possédant une grande fortune, mais ça ne veut pas dire que tous ceux qui sont dans la franc-maçonnerie détiennent un grand pouvoir.

Simon Chavarie explique qu'avec l'arrivée d'internet, il y a assurément eu une recrudescence des théories du complot : « Avec la perte des repères religieux, familiaux, l'appauvrissement relatif de la population, les inégalités, les catastrophes naturelles, on est un peu en perte de repères. Avec la masse d'informations dont on dispose, il faut se constituer nous-mêmes des repères. C'est une tâche titanesque d'être capable de faire preuve d'assez d'esprit critique pour faire le tri entre les bonnes

et les mauvaises informations. » De plus, il croit que cet intérêt pour le conspirationnisme rend ridicules les vraies théories du complot qui, elles, pourraient mériter notre attention.

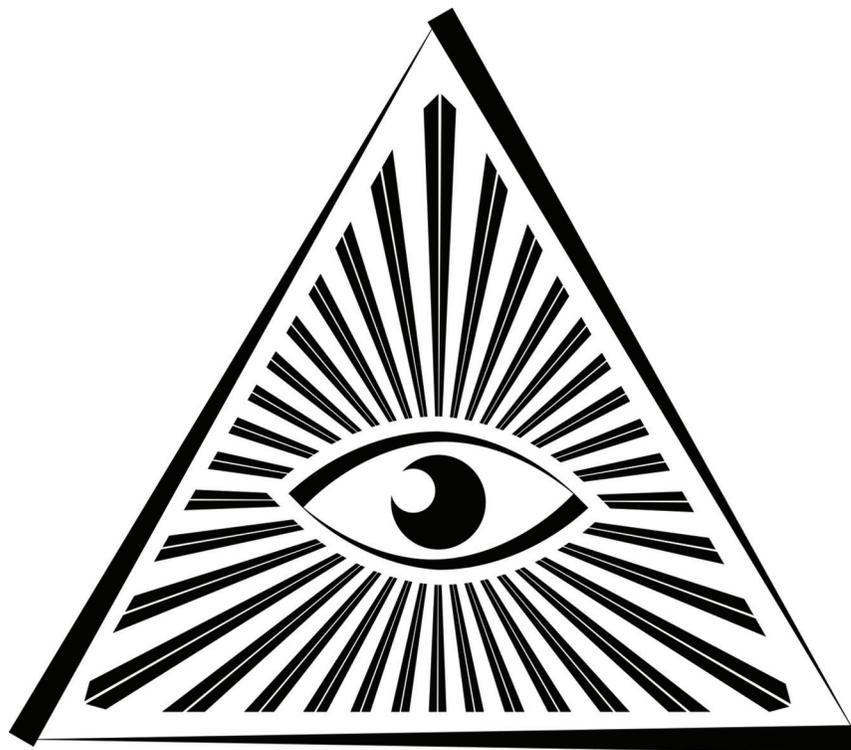
Jean-Michel Berthiaume a un avis différent : « Je ne crois pas que les références aux sociétés secrètes dans la culture populaire et les rumeurs de théories du complot aient d'effets négatifs sur la société. Au contraire, je trouve que c'est une bonne chose car en essayant de décoder des informations, l'esprit reste actif. »

UN MONDE MEILLEUR

La franc-maçonnerie et les Illuminati sont deux sociétés qui sont souvent confondues l'une avec l'autre. Pourtant, selon Emmanuel Scott, elles sont essentiellement différentes : « Les Illuminati vou-

laient faire un nouvel ordre mondial et manipuler les gens tandis que la franc-maçonnerie, c'est complètement le contraire. » Selon lui, les francs-maçons ont toujours voulu trouver des solutions pour un monde meilleur. Il rappelle d'ailleurs que Mozart et George Washington comptent parmi les francs-maçons les plus connus.

Finalement, Emmanuel Scott explique que dans la franc-maçonnerie, les conversations sont plus riches et plus approfondies que dans d'autres espaces de la société et c'est l'une des principales raisons pour laquelle il a intégré cette société : « Le monde d'aujourd'hui est de plus en plus centrée sur la technologie et on est tous dans nos petits univers sociaux. Les gens se rencontrent mais ne se parlent pas d'autre chose que la sortie du nouveau téléphone. »



« ON VIT UN EXODE DES PROFS »

PAR AURÉLIE TREMBLAY



À Montréal, c'est 25 % des enseignants au primaire et au secondaire qui quittent le métier après seulement cinq ans. Le Québec subit une pénurie d'enseignants sans précédent. Pourquoi cet exode des profs? Est-ce encore intéressant pour un jeune de se diriger dans ce domaine?

«On vit un exode des profs à Montréal, explique Pascale Besner, vice-présidente de l'Alliance des professeurs de Montréal, qui regroupe plusieurs syndicats d'écoles publiques primaires et secondaires. On ne retient pas notre personnel». Pascale Besner explique que cette pénurie, qui dure depuis plusieurs années, est causée par les conditions de travail difficiles.

Et les enseignants du Québec ont un salaire moindre que dans le reste du Canada. En effet, selon les données de Statistique Canada de 2015 concernant le salaire statutaire annuel des enseignants des établissements publics, le salaire en début de carrière pour un enseignant du Québec est de 42 407\$, tandis qu'il est de 48 102\$ en Colombie-Britannique, la province qui se rapproche le plus du Québec. Pascale Besner explique aussi que le Québec est une des seules provinces où les enseignants doivent travailler pendant quinze ans avant d'atteindre le dernier échelon salarial, qui s'élève à 75 956\$. C'est beaucoup moins que dans les Territoires du Nord-Ouest, où les enseignants sont payés 108 624\$ après dix ans de pratique. À son avis, une augmentation de salaire pour les professionnels de l'éducation rendrait certes la profession plus attirante.

S.O.S.

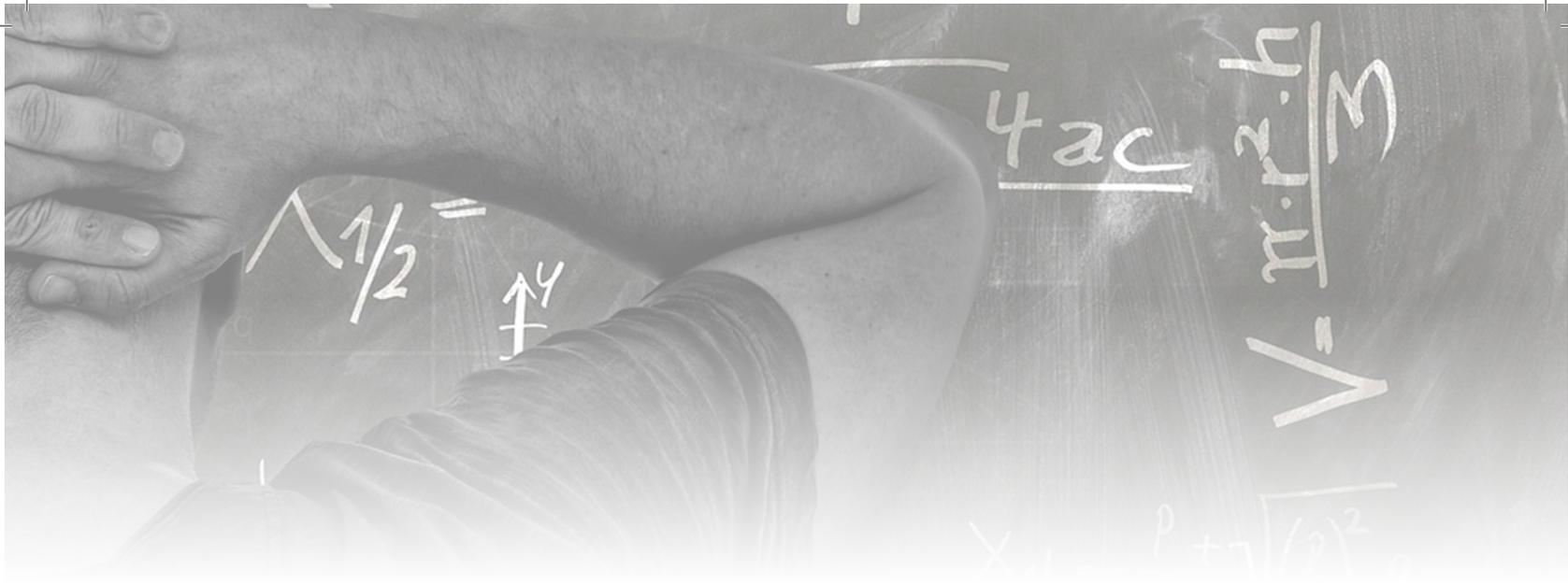
Jonathan Woo, commissaire à la Commission scolaire de Laval, affirme qu'il y a eu récemment beaucoup de coupures budgétaires pour les techniciens en éducation spécialisée. «C'est exigeant être enseignant, et ce l'est encore plus sans ressources», affirme-t-il. L'augmentation du nombre d'enfants

ayant un trouble d'adaptation ou un trouble de comportement ne facilite en rien une tâche déjà complexe. En effet, selon les données de l'Institut national d'excellence en santé et services sociaux, entre 2006 et 2015, le taux de TDAH*, pour les jeunes de 13 à 17 ans, est passé de 3,4 % à 9,9 %. Jonathan Woo défend aussi l'importance d'une augmentation des ressources d'aide pour faciliter le travail des enseignants dans ce contexte.

Claire Minetto, suppléante au primaire, anciennement enseignante en soins infirmiers en formation professionnelle, soulève le fait que les conditions de travail sont aussi très difficiles pour les suppléants, une tâche souvent prise en charge par des jeunes d'abord intéressés à se tailler une place dans le domaine. « Quand tu es suppléant, ton taux horaire est toujours le même, en lien avec le nombre de minutes travaillées », affirme-t-elle. Il n'y a donc pas d'échelon, la paie est la même en début comme en fin de carrière.

Selon le Syndicat de l'Enseignement de la Pointe-de-l'Île, lorsqu'un suppléant travaille 60 minutes et moins, il est payé 40,57\$; entre 61 et 150 minutes, il est payé 101,42\$; entre 151 et 210 minutes, il est payé 141,99\$. On y souligne aussi qu'en plus de travailler d'arrache-pied, les suppléants n'ont pas de vacances ni d'assurances, des conditions de travail qui relèvent de la précarité.

Claire Minetto explique que ce travail est exigeant notamment à cause des troubles de comportements de plusieurs élèves. Elle doit donc faire beaucoup de gestion de classe. Comme Jonathan Woo, elle affirme qu'il y a un grand manque de technicien(ne) en éducation spécialisée (TES) pour aider



les suppléants. Parmi ces suppléants, combien restent intéressés au métier après avoir expérimenté plusieurs de ces difficultés ?

DÉSINTÉRÊT?!

Claire Minetto et Pascale Besner croient qu'il y a un désintérêt des jeunes concernant ce métier. «Les jeunes s'informent et ils le savent que les conditions de travail sont difficiles pour les enseignants, donc ce métier ne les intéresse pas», affirme madame Besner.

Claire Minetto pense que les budgets par classe devraient être augmentés : «On débourse de notre poche pour des activités supplémentaires», s'indigne-t-elle. Elle précise en disant qu'il arrive très régulièrement aux enseignants d'acheter avec leur argent personnel des objets dans les magasins à rabais pour améliorer une activité. Il leur arrive aussi de faire des photocopies à la maison puisqu'ils ont dépassé leur budget.

Toutes deux s'exaspèrent également que le jugement des enseignants soit continuellement remis en doute. Par exemple, madame Minetto affirme que lorsqu'un élève obtient une mauvaise note dans un examen, les parents blâment souvent l'enseignant au lieu de remettre en question l'attitude ou le travail de leur enfant, confrontation qui s'ajoute à une charge déjà costaute.

LE PRIX À PAYER!

Pour ces trois intervenants, les nombreuses conséquences de cette pénurie d'enseignants touchent autant les enseignants en poste que les élèves. L'apprentissage des enfants est donc affecté, tout comme leur confiance en eux. Comme certains enseignants doivent quitter leur tâche pendant l'année scolaire, soit pour un congé de maternité ou encore de maladie, la commission scolaire doit trouver un suppléant pour le reste de l'année scolaire, mais il n'y a pas toujours quelqu'un de disponible.

Certaines classes peuvent avoir plusieurs suppléants en une semaine. Jonathan Woo est non seulement commissaire, mais aussi père de trois enfants. Il affirme que deux de ses enfants ont déjà passé une journée complète sans enseignant ni suppléant. Dans ce cas, ce sont les intervenants du service de garde qui se relayaient pour pouvoir surveiller les jeunes.

Par ailleurs, les enseignants qui sont en poste ont beaucoup de difficulté à obtenir des congés ou encore une préretraite. Certains enseignants quittent donc leur charge plus tôt pour leur congé de maladie ou leur retraite puisqu'ils n'ont pas la capacité de rester en poste à temps plein.

La plupart des suppléants engagés pour pallier la pénurie n'ont même pas fait l'acquisition des compétences nécessaires pour exercer ce métier. Claire Minetto soulève le fait que les étudiants en enseignement peuvent faire de la suppléance après avoir accumulé seulement trois à six crédits universitaires. Et ces critères s'assouplissent sans cesse tant les besoins sont criants. Donc, selon elle, ces étudiants n'ont pas encore acquis les capacités pour enseigner, contrairement à certains suppléants qui, comme madame Minetto, ont choisi cette voie. «On jette ces étudiants dans la fosse aux lions, à ce stade, ils n'ont pas encore fait de stage», affirme Pascale Besner, qui ne perçoit pas ces mesures comme étant très incitatives à redorer le blason de la profession d'enseignant.

* TDAH : Trouble déficitaire de l'attention avec hyperactivité

APPRENDRE SANS L'ÉCOLE

PAR LILA DESJARDINS-MANSOT



Au Québec, plus de 5000 enfants délaissent les salles de cours traditionnelles pour le confort de leur maison. École buissonnière, direz-vous (en réprimant un soupir d'envie)? Ce n'est pas le point de vue de parents qui militent pour enseigner autrement. Plongée dans cet univers marginal où scolarité et liberté vont de pair.

Au mois de mars dernier, les familles de ces 5000 enfants ont été ébranlées. Le ministre de l'Éducation, Jean-François Roberge, a annoncé qu'il resserrerait les règles concernant l'école à la maison. Mais ce projet de règlement (loi 144), élaboré pour empêcher des familles d'envoyer leurs enfants dans des écoles religieuses illégales, limite du même coup la liberté éducative des parents qui enseignent à domicile. D'autant plus que le Québec était déjà une des provinces les plus strictes en ce qui concerne l'enseignement à domicile.

Marine Dumond, experte en sociologie de l'éducation, doctorante et chargée de cours à l'Université de Montréal, enseigne à la maison. Elle conçoit que le règlement vise à faire ressembler l'école à la maison à l'école publique. Toutefois, ces familles choisissent justement l'école à domicile, car elles n'approuvent pas le système en place. Alice Trépanier, une doctorante en psychologie à l'UQAM qui fait aussi l'éducation de son enfant à la maison va encore plus loin: «Ça ne touche pas juste les familles qui font l'école à la maison. C'est toute la liberté des Québécois et Québécoise qui est mise en jeu.»

TROP DE SOUPLESSE?

«Trop souples» sont les mots que le ministre Jean-François Roberge a utilisés pour décrire les règles qui encadrent actuellement l'enseignement à domicile. Mme Trépanier se questionne sur cette déclaration du ministre: «Avec la loi 144, les familles doivent rendre des comptes plusieurs fois par année pour parler du projet d'apprentissage, faire un bilan et, à la fin de l'année, envoyer un

mode d'évaluation au choix, comme le portfolio.» Effectivement, la loi 144 demande principalement aux parents qui enseignent à la maison de respecter les deux conditions suivantes: «un avis écrit à cet effet est transmis par ses parents à la commission scolaire compétente» et «un projet d'apprentissage est soumis à la commission scolaire compétente et mis en œuvre par ses parents.» Les familles qui font l'école à domicile sont donc, pour la plupart, surveillées de près par une commission scolaire.

Mme Dumond est consciente que même si beaucoup de familles font ce choix pour la souplesse, il faut quand même établir des balises: «Autant le ministre que les familles ont à cœur le droit à l'éducation de leur enfant.» Elle comprend que le ministre a d'abord pris cette décision pour s'assurer que tous les enfants aient accès à l'éducation à laquelle ils ont droit, mais elle a tout de même certaines réserves sur son travail. «On ne peut pas reprocher à un ministre de ne pas tout connaître, mais on peut lui reprocher de ne pas avoir consulté la table de concertation [la Table de concertation nationale en matière d'enseignement à la maison], des chercheurs, des associations, etc. avant d'avoir fait son annonce.»

La porte-parole de l'Association juridique canadienne pour l'école-maison (HSLDA), Manon Fortin, avait déjà déploré lors d'une entrevue à *La Presse*, en avril dernier, qu'aucune des trois principales associations pour les familles qui font l'école à la maison n'avait été consultée. Ce manque de consultation est, selon Mme Dumond, «un manque un petit peu flagrant de volonté de connaître le contexte.»



FAVORISER LA COMPRÉHENSION

L'annonce du projet de règlement du ministre de l'Éducation a provoqué des réactions très fortes autant dans les familles qui font l'école à la maison que celles qui vont à l'école publique. En effet, Mme Dumond et Mme Laurianne, une mère qui a enseigné à domicile et qui préfère ne pas dévoiler son nom de famille, ont toutes deux remarqué qu'il y a beaucoup de préjugés envers les familles qui enseignent à domicile. « Si on ne connaît pas de famille dans l'entourage qui fait l'école à la maison, il est difficile de concevoir comment ça peut être une bonne façon d'éduquer », croit Mme Dumond. Mme Trépanier a, elle aussi, constaté que beaucoup ne comprennent pas le choix de ces parents.

Pour sa part, Mme Laurianne souhaiterait que les gens comprennent mieux la réalité des familles qui font l'école à la maison. « Être un parent qui enseigne à la maison, c'est un travail à temps plein », ajoute-t-elle. Mme Laurianne précise qu'elle passait beaucoup de temps sur les groupes sociaux pour organiser les activités éducatives et sportives et que celles-ci nécessitaient un investissement financier assez important.

VOULOIR FAIRE DIFFÉREMENT

Que ce soit pour offrir une éducation plus adaptée aux besoins de l'enfant ou pour pouvoir voyager, l'école à domicile permet aux familles qui font ce choix de jouir d'une grande liberté éducative. Comme l'explique Mme Dumond, les parents qui choisissent d'enseigner à leurs enfants à domicile le font pour plusieurs raisons : « En général, les motivations se regroupent en grandes catégories qui sont liées à l'environnement scolaire, comme un refus de l'école ou une inadaptation par rapport au profil familial des enfants. » En d'autres mots, plusieurs parents sentent que le système scolaire actuel n'est pas adapté à leur enfant surtout dans le cas où l'enfant a un trouble de l'apprentissage, de l'attention ou de comportement.

Pour Mme Laurianne, respecter le rythme physique et le rythme d'apprentissage de ses enfants est la principale raison pour laquelle elle avait décidé de leur enseigner à la maison. Une semaine typique pour ses enfants était constituée de deux heures de travail formel par jour, de jeux libres ainsi que de nombreuses sorties avec d'autres familles qui font aussi l'école à domicile. « Les familles qui

font l'école à la maison sont une communauté assez serrée », laisse-t-elle savoir. Elle ajoute aussi « qu'il est important d'interagir avec d'autres familles pour pouvoir s'entraider et pour permettre aux enfants de socialiser. » Ce sentiment de communauté a pu être observé, par exemple, le 15 avril dernier lorsqu'une centaine de parents qui font l'école à la maison sont allés manifester contre la nouvelle réglementation, à Chambly, devant le bureau du ministre de l'Éducation.

Si le ministre voit dans l'école à la maison un modèle trop souple, Mme Dumond est d'avis que l'école publique pourrait même prendre exemple de l'enseignement à domicile : « C'est se priver d'un milieu foisonnant d'expérimentations qui pourrait inspirer l'école publique en des solutions alternatives. »

PERDRE SON TEMPS, VOLONTAIREMENT

PAR JADE VAUDRIN



Le temps, monnaie précieuse. Il file, s'écoule à toute vitesse et pourtant, nous trouvons le moyen de le gaspiller. Pourquoi acceptons-nous de le perdre en procrastinant? Et si procrastination était synonyme d'anxiété? Décryptage.

La société dans laquelle nous vivons a tendance à prioriser la productivité. « La clé du succès est d'y être productif; produire plus en moins de temps. Il faut toujours essayer de tirer le maximum du temps », avance Jonathan Martineau, sociologue qui s'est penché sur le rapport au temps dans les sociétés capitalistes. Il explique que cette pression provient de l'économie de marché, mais que celle-ci n'y reste pas confinée. Elle se fraie un chemin dans notre vie quotidienne. Il est devenu si impératif d'être productif que l'on a l'impression que même lorsqu'on ne travaille pas, on devrait être en train d'être productif ».

Pour les étudiants, cette constante nécessité de produire peut donner lieu à un sentiment d'aliénation par rapport aux études. En effet, M. Martineau explique que ces derniers ne créent pas de valeur sur le marché, mais qu'ils peuvent se sentir aliénés puisqu'ils deviennent des « êtres spécialisés ». Les étudiants développent leur capital humain, remarque M. Martineau. « Ils investissent dans leurs capacités, afin d'obtenir de meilleurs résultats, un emploi mieux rémunéré et un statut social plus prestigieux. De façon large, on pourrait comparer la performance scolaire à de la marchandise. » Or, il appuie sur le fait qu'il s'agit d'une « réduction de leurs possibilités ». Les études deviennent ainsi aussi aliénantes que le marché du travail.

PERDRE LA CADENCE

Pour plusieurs, il devient trop difficile de suivre ce rythme de vie effréné. Leur réaction dans cette situation est donc de laisser tomber, ou encore, de procrastiner. « Ce sont des formes de petites révoltes », mentionne M. Martineau.

Pour le doctorant en psychologie Natan Plouffe, il n'est pas surprenant de voir certains individus remettre leur travail à plus tard. « Plus le temps va vite, plus la société est exigeante, elle réclame plus d'efficacité et de productivité. Évidemment, les gens qui procrastinent auront plus de difficulté à gérer leur temps ».

Dans la société occidentale, « il faut être de plus en plus vite et de plus en plus efficace. Si on a déjà de bonnes habitudes, on devrait être capable de s'adapter », ajoute M. Plouffe. Cependant, cette accélération du temps peut devenir une grande source de stress. C'est alors que la procrastination s'offre comme alternative afin de gérer ses émotions à court terme, en remettant à plus tard les décisions ou les actions. « Oui, on peut procrastiner pour gérer son avenir quand on voit le temps s'accélérer, mais ce n'est pas la bonne façon de faire. La procrastination n'est pas grave si on arrive à s'arrêter de procrastiner, mais c'est là l'obstacle du procrastinateur chronique; il ne sait pas s'arrêter ».

Jonathan Martineau, quant à lui, souligne la pression immense que subissent les étudiants : « Il y a constamment cette arrière-pensée de travailler son avenir ». Il mentionne au passage une étude sur la santé mentale des universitaires : « Les étudiants au doctorat auraient des taux d'anxiété aussi élevés que les gens dans l'armée ».

LE BOUCLIER DE LA PROCRASTINATION

Il n'est pas rare d'entendre quelqu'un se vanter de ses habiletés de performances sous pression. Toutefois, Natan Plouffe se permet d'explorer ce mythe. « Pour des individus atteints d'un TDA ou TDAH, le cortisol sécrété en situation de stress pourrait s'avérer bénéfique pour la concentration. C'est pourquoi on pourrait croire que la performance est améliorée par le stress. Mais, autrement, il n'y a pas vraiment de bénéfice à procrastiner pour effectuer un travail à la dernière minute ».

Il y a plusieurs façons de voir, de comprendre et de considérer la procrastination, avance M. Plouffe. Un des courants principaux de la procrastination justifie celle-ci par la protection de l'estime de soi. « Échouer sans avoir réellement essayé constitue une protection », explique-t-il. L'opinion de Jonathan Martineau corrobore cette explication : « Souvent, la procrastination est causée par la peur ».



de l'échec. Les gens deviennent paralysés par la peur de faire un travail peu acceptable ou de moins bonne qualité ». Par conséquent, on justifie de mauvais résultats avec la procrastination.

Cependant, Natan Plouffe rappelle que la réalisation de travaux effectués trop près de la date de remise en limite la qualité. « Ça a un impact significatif sur le rendement. Le travail sera moins bien structuré ou inachevé, ce ne sera pas le travail le plus créatif, étant donné que l'étudiant n'aura pas eu le temps de maîtriser le sujet ». L'étudiant qui s'y prend d'avance peut donc faire bénéficier son travail d'une certaine créativité qui naît de la latence.

M. Plouffe mentionne toutefois que certains individus réussiront à procrastiner sans que cela n'affecte leur rendement scolaire ou leur santé mentale. Il ne faut pas s'y méprendre : « Il y a quand même une tendance à échouer les cours et à décrocher. On peut voir les notes diminuer de 10 à 25 % chez les procrastinateurs chroniques ». Il ajoute qu'en aidant les procrastinateurs à vaincre leur mauvaise habitude, leurs chances de réussite se verront augmentées. « Les effets psychologiques nuisibles seront, eux, diminués, ce qui diminue en bout de ligne le besoin de procrastiner. » La procrastination semble être un cercle vicieux tenace.

DES DÉCISIONS IMPORTANTES

Audrey Larivière, conseillère en orientation au cégep de Saint-Jérôme, voit clairement les impacts de la procrastination en ce qui a trait aux décisions importantes. « Plusieurs vont passer à l'action sous l'anxiété, plutôt que de figer » explique-t-elle. Cependant, c'est un nouveau phénomène qui s'est manifesté récemment chez les étudiants du cégep. « Normalement, les périodes de janvier-février sont plus occupées pour les choix de cours. Par contre, cette année, les gens venaient après les dates limites. Cela n'était jamais arrivé ». Mme Larivière explique elle aussi la procrastination par l'anxiété : « Les étudiants préfèrent éviter de penser aux choix qu'ils auront à faire. Ils figent jusqu'à la dernière minute ».

En tant que conseillère en orientation, Audrey Larivière est bien placée pour témoigner des conséquences de la procrastination. « Pour les étudiants qui ne travaillent pas, il devient trop facile de toujours remettre leurs travaux à plus tard, puisqu'ils ont énormément de temps libre. Des études montrent qu'au contraire, travailler de 10 à 15 heures par semaine aide à améliorer les résultats scolaires en structurant l'horaire des étudiants ». Elle précise toutefois qu'un emploi demandant plus de 15 heures par semaine aura un effet négatif sur le rendement des élèves.

SOMMES-NOUS COINCÉS?

Il peut sembler difficile de se sortir de l'emprise de la procrastination. Toutefois, quelques solutions s'offrent aux étudiants. Jonathan Martineau recommande la méditation afin de changer notre rapport au temps, de façon individuelle. « Collectivement, on doit agir pour altérer le régime du temps », ajoute-t-il. Ce sont, selon lui, les mouvements collectifs qui permettent de se sortir du « moule du temps et du stress », et qui font pression sur les gouvernements pour apporter du changement.

Natan Plouffe suggère quant à lui d'utiliser la technologie à notre avantage pour combattre l'envie de procrastiner. « Plusieurs études ont vérifié de quelle façon on peut utiliser les applications pour mieux gérer notre temps. Elles peuvent nous aider à bloquer les médias sociaux, à diviser les tâches et diminuer les distractions ».

Pour les étudiants, l'année sabbatique peut également être envisageable, selon Audrey Larivière. « Si les étudiants ne sont pas prêts à prendre des décisions et souhaitent vivre de nouvelles expériences, je crois que ça peut être bénéfique. En travaillant dans un emploi étudiant aussi, ils peuvent en revenir plus motivés de poursuivre des études universitaires », explique-t-elle.

Natan Plouffe est du même avis, mais seulement « si la pause est employée afin d'apprendre à mieux gérer son temps et se structurer adéquatement ».

QUAND LES OBJETS PRENNENT LE CONTRÔLE

PAR JULIANNE ETHIER



Reconnaître que l'on possède un trouble d'accumulation compulsive dans une société de consommation peut s'avérer ardu. Quelle ligne sépare le simple plaisir à posséder des biens du trouble ? Quelle solution, d'une visite chez le psy ou à l'éco-centre près de chez-nous, s'impose ? La psychologue Mélanie Fournier à la rescousse.

Des montagnes de vêtements, des vieux documents, des déchets qui prennent tout l'espace sont fréquemment montrés dans des télé-réalités comme la série américaine *Hoarders*. La plupart des candidats de cette émission semblent frôler la pathologie. « Les personnes atteintes d'un trouble d'accumulation compulsive ont tendance à accumuler des objets indépendamment de leur valeur réelle », explique Mélanie Fournier. Elle soutient que même si les gens extérieurs au problème ne perçoivent pas la valeur des objets, les personnes atteintes d'un TAC ressentent un attachement particulier envers ceux-ci.

Pour eux, chaque coupure de journal ou chaque reçu doit absolument être conservé, puisqu'ils pourraient être utiles dans le futur. De plus, poursuit Mme Fournier, « ils peuvent ressentir le besoin de garder ces objets pour des raisons sentimentales ». Ainsi, leur besoin compulsif de tout garder mène à un encombrement excessif de leur habitation, ce qui représente l'une des preuves les plus évidentes pour déterminer si une personne est accumulatrice compulsive.

COLLECTIONNEUR OU ACCUMULATEUR ?

Mme Fournier explique que contrairement aux accumulateurs, les collectionneurs se concentrent sur un item en particulier pour agrandir leur collection. Ainsi, elle souligne qu'ils ne sont pas « éparpillés » dans l'accumulation d'objets dépareillés, contrairement aux personnes atteintes d'un

TAC. Selon la psychologue, les collectionneurs et les accumulateurs ont un niveau d'organisation différent. « Les collectionneurs possèdent un système organisationnel précis pour bien classer leurs objets », ce qui leur permet de posséder une grande collection qui n'a pas d'impact sur leur espace vital.

Cependant, les gens ayant un trouble d'accumulation compulsive se contentent de garder les objets sans les organiser ou les classer d'une certaine manière, ce qui peut parfois nuire à leur qualité de vie. De plus, leur perception semble bien différente : « Les collectionneurs ressentent de la fierté par rapport à leur collection, ils sont fiers de la posséder et de la montrer aux autres, alors que les accumulateurs ressentent davantage de la honte face à la quantité d'objets qu'ils ont ».

LE LIEN AVEC L'ANXIÉTÉ

Bien des facteurs peuvent aider à déterminer si nous ou l'un de nos proches possédons un TAC, mais Mélanie Fournier soutient que « la ligne est tracée selon le moment où l'on doit se débarrasser des objets. Si au moment de s'en départir, cela génère de l'anxiété ou une incapacité à le faire, on peut considérer la présence d'un trouble mental. »

Pour certains d'entre eux, se départir de seulement quelques biens serait un véritable supplice, mais dans tous les cas, ils ressentent une grande détresse à l'idée de devoir jeter certaines choses. Ainsi, une personne qui possède beaucoup de choses n'est pas automatiquement catégorisée accumulatrice com-

pulsive, puisqu'elle est capable de se départir de ses biens sans ressentir de l'anxiété ou une détresse intense. On peut donc considérer que ce trouble peut avoir un lien direct avec le trouble anxieux, tout en se rappelant que ceux-ci demeurent deux troubles distincts. « Ici, le lien n'est pas "je suis anxieuse, donc j'accumule", mais bien "mon trouble d'accumulation me rend anxieuse" », souligne Mme Fournier.

UNE PERCEPTION DIFFÉRENTE

L'argent a certainement un impact sur un trouble comme celui-ci. « Les personnes plus ou moins fortunées n'accumuleront pas nécessairement le même genre d'objets », explique la psychologue. Par exemple, une personne moins fortunée pourrait accumuler des magazines, alors que quelqu'un qui a plus de moyens pourrait accumuler des souliers, des vêtements ou des bijoux. Cependant, le tout se joue dans la perception : « Une personne atteinte de TAC tentera de dissimuler cet aspect de sa personnalité, d'accumuler des objets en cachette, tandis que quelqu'un qui y prend plaisir aura tendance à se vanter de ses possessions et à en être fier ».

Bref, bien que ce trouble ne s'applique pas à quiconque possède beaucoup de biens, la honte, la culpabilité et l'anxiété ressenties par les personnes atteintes de TAC ont des conséquences bien réelles. C'est pourquoi il vaut mieux rester vigilant et s'assurer que les objets ne prennent pas le contrôle de notre vie ou celle de nos proches.

PARLE-MOI DE TES MAINS

PAR LAURIE GUAY



Pour mon premier projet photo, j'ai eu envie de parler des mains. À mes yeux, ce sont elles qui nous guident dans une direction qui est souvent la bonne. Elles sont notre intuition. Elles nous ramènent à l'essentiel : la découverte. Cinq doigts de la main, cinq photos. Cinq moments dans la vie dans lesquels les mains jouent un rôle de chef d'orchestre.



LA MAIN DU TRAVAIL

Je suis fille d'agriculteur. Mon papa m'a appris, peut-être même sans le savoir, la rigueur. Il n'est pas rare que je voie mon père partir de la maison avant moi et revenir après moi dans les moments les plus occupés. Dans cette séance un peu improvisée, qui n'a duré que 30 minutes, je crois avoir réussi à saisir l'essence même de la rigueur dans ses mains façonnées par le travail.

LA MAIN DE L'ENFANCE

À chaque fois que je vois des enfants, ce qui me frappe, ce sont leurs yeux. Ils sont toujours émerveillés par ce qui les entoure. Ils se fichent bien de la couleur de leur chandail ; ils se fichent bien d'être plein de saleté. Ils découvrent le monde, touchent à tout ce qu'ils voient. J'aime leur candeur. Ça me ramène à l'essentiel : être soi-même. Pour cette photo, j'ai suivi mon instinct et fait quelques clichés de cette petite jouant dans le sable par un bel après-midi du mois d'août, au cours duquel le temps semblait s'être arrêté. Jouer dans le sable et ne pas voir le temps courir est une chose si précieuse.



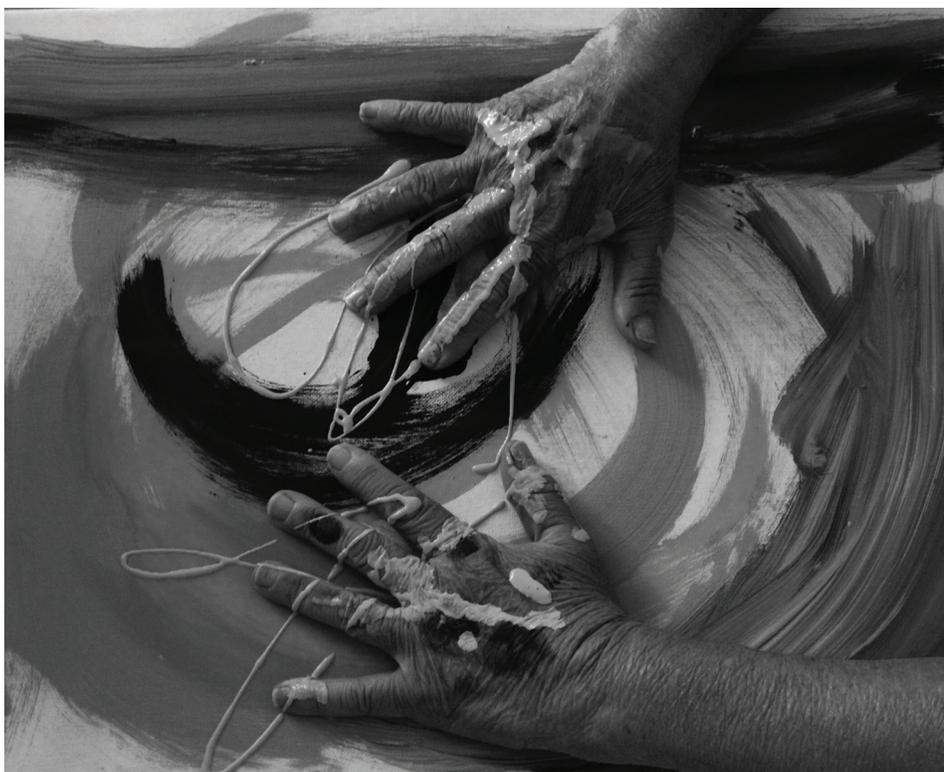
LA MAIN DE L'AMOUR

Les mains sont derrière les frissons, les petits papillons ou encore les câlins que l'on ressent quand on aime.

C'est cette séance photo, en compagnie de ma sœur et de son amoureux, qui m'a le plus touchée ou qui m'a le plus fait rêver. J'ai laissé les deux amoureux se balader au rythme des blés, et j'ai capté le moment. Je n'aime pas les photos trop organisées, qui briment la fluidité de la vie. Sur cette photo, j'ai vraiment l'impression de goûter à l'amour.

LA MAIN DE L'ART

Cette photo traduit l'amour que m'a donné ma grand-maman pour les arts, elle qui a toujours aimé la peinture, le bricolage et l'artisanat. Même si j'ai 20 ans aujourd'hui, chaque fois que je vais chez elle, je me sens comme la petite Laurie de 6 ans qui jouait avec la peinture de sa grand-maman. Les arts m'ont beaucoup aidée durant l'adolescence. Ça me permettait de m'exiler dans un monde sans jugements. Pour cette photo, j'ai vraiment laissé aller ma créativité et mes émotions, comme je le faisais quand, inspirée par ma grand-maman, je laissais mes mains explorer les matériaux.



LA MAIN DU TEMPS

La main du temps boucle la boucle. Sur la photo, il y a la main de ma sœur et de mamie. Je souhaitais à travers cette photo exprimer l'évolution, le passage des saisons et des générations. L'idée cruciale du cycle, qui est le fil conducteur de mon travail. C'est comme les saisons: chaque année, je redécouvre le plaisir de sentir mes pieds dans le gazon lorsqu'il y a encore la rosée du matin, je m'éblouis de la fraîcheur de la neige qui vient se déposer au sol un matin de novembre.

NOUS AVONS GAGNÉ QUELQUES BATAILLES, PAS LE COMBAT

PAR MARIE-PIER HÉBERT



Roxane Gay, l'auteure de l'essai Bad féministe, se qualifie de mauvaise féministe parce que malgré ses convictions, ce ne sont pas toutes ses opinions qui coïncident avec les courants majoritaires du mouvement.

Roxane Gay, une Américaine malgré son nom à sonorité francophone, porte fièrement le titre de féministe imparfaite : « J'essaie tout simplement de soutenir ce en quoi je crois, d'apporter un peu de bien en ce monde, de faire un peu de bruit avec mes écrits tout en restant moi-même : une femme qui aime le rose, qui aime bien baiser et qui danse parfois comme une folle sur une musique dont elle sait, *elle sait*, qu'elle est abominable envers les femmes, une femme qui fait la niaiseuse devant le plombier parce qu'il est plus facile de le laisser se sentir macho que de rester fidèle à ses idéaux. »

DOUBLE COMBAT

Roxane Gay, toute sa vie, a dû se battre pour le mouvement en tant que femme noire. Il est vrai que chaque fois que je pense au mouvement féministe, c'est un groupe de femmes blanches hétérosexuelles qui me vient en tête. Même si le mouvement n'a pas toujours été inclusif envers Roxane et ses origines, elle ne laisse pas cela entraver sa bataille : « Pendant des années, j'ai eu la conviction que le féminisme n'était pas fait pour moi, une femme noire, une femme qui s'est identifiée comme *queer* à divers moments de sa vie, car historiquement le féminisme a surinvesti l'amélioration des conditions de vie des femmes blanches et hétérosexuelles au détriment de toutes les autres. »

C'EST MA TOUNE !

Tout comme l'essayiste, il m'arrive de fredonner les paroles d'une chanson dont j'aime le rythme. À plusieurs reprises, j'ai vécu un malaise en comprenant ce que les paroles signifiaient réellement. Genre, la chanson *Whistle*, de Flo Rida. Il existe tellement de

chansons, souvent très entraînantes, dont les paroles glorifient l'humiliation des femmes. « Des chanteurs comme Robin Thicke savent qu'on "en veut". Des rappeurs comme Jay-Z se servent du mot *bitch* comme d'un signe de ponctuation. »

L'auteure soutient que lorsque nous encourageons des artistes comme ceux-là, nous ne sommes pas à la hauteur du féminisme. Pendant l'été 2013, la chanson « *Blurred Lines* » de Robin Thicke était très populaire. Cette chanson prône la croyance selon laquelle lorsqu'une femme dit non, c'est en fait oui. Dans la chanson, Thicke dit qu'il faut donner à une gentille fille ce qu'elle veut vraiment — du sexe sauvage — même si elle n'ose pas l'avouer. C'est justement parce que des chansons comme celles-là lui donnent envie de danser que l'auteure se considère comme une *mauvaise* féministe.

LA CULTURE DU VIOL

La culture du viol est si présente dans notre société que l'existence de cette expression nous semble nécessaire. Dans un chapitre intitulé « Le langage désinvolte de la violence sexuelle », Roxane Gay analyse un article du *New York Times*, concernant une jeune fille de onze ans, victime d'un viol collectif par 18 hommes, à Cleveland, Texas. L'histoire est absolument atroce, tout comme son traitement médiatique. Dans l'article, on semble éprouver de la pitié pour ces garçons pour qui la vie a changé à tout jamais. Les pauvres, ils ne pourront peut-être jamais reprendre leurs études. On parle aussi de la manière dont cette ville du Texas est « déchirée » après l'annonce de cette histoire, comme si la victime, c'était la ville. Lorsqu'on arrive finalement à la jeune fille, on dit d'elle qu'elle s'habillait comme une



filles de 20 ans. Comme si elle l'avait « cherché » et que quelque part, le comportement de ces 18 hommes est compréhensible. La réalité est si horrible, mais pourtant, à la télévision, les victimes de viols semblent souvent s'en remettre assez bien. La victime souffre le temps d'une saison, puis elle passe à autre chose. Notre vision du viol est devenue si superficielle que les conséquences nous semblent banales, au point d'utiliser couramment des expressions sur le viol. Je travaille en restauration, et après une soirée très achalandée, j'entends régulièrement l'expression : « On s'est fait violer », en voulant dire qu'il y a eu du monde, et qu'on a rushé. Je dois avouer que moi-même, je ne m'étais jamais rendu compte du poids de cette expression avant ma lecture de l'essai...

OÙ EN SOMMES-NOUS ?

Roxane Gay admet que le sort des femmes s'améliore dans certains domaines, mais elle ne peut s'empêcher de penser que ce n'est pas suffisant. Après tout, selon les statistiques qu'elle révèle, les femmes ne gagnent encore que 77 % de ce que les hommes gagnent. Elle veut l'égalité. Nous voulons l'égalité. Elle critique une mentalité selon laquelle en améliorant le sort des femmes, celui des hommes en souffrirait. Comme s'il y avait une limite dans la quantité de droits que reçoivent les hommes et les femmes, et que ces droits ne pouvaient être partagés.

L'auteure commente notre manière de répéter à quel point les femmes sont ambitieuses, sans réfléchir au fait que la plupart d'entre elles n'ont pas eu le choix de l'être : bien des femmes avant nous se sont battues pour le droit de vote, pour aller à l'université, pour travailler hors de la maison et pour un environnement de travail sans harcèlement sexuel. Les femmes d'aujourd'hui, elles, doivent encore se battre pour être considérées. « La situation des femmes s'améliore, mais Hillary Clinton, ancienne secrétaire d'État et candidate à la présidentielle de 2016, doit encore répondre à des questions sur la mode. CNN n'hésite pas à publier un article qui

suggère que le vote des femmes pourrait être influencé par leurs hormones. » Roxane Gay déclare que certaines ont tort de suggérer que mieux, c'est suffisant. Elle considère que c'est une honte que quiconque veuille se contenter de si peu.

JUSTE UNE BLAGUE

On nous dit qu'on a un mauvais sens de l'humour, ou bien qu'on est trop sensibles, ou bien trop sérieuses, lorsqu'on ose manifester notre désaccord envers une blague sur le viol. Paraît qu'il vaut mieux en rire qu'en pleurer ! Sans oublier la meilleure : ce ne sont que les femmes mal baisées qui ne trouvent pas ces blagues drôles. Roxane Gay, elle-même victime d'un viol collectif au début de son secondaire, exprime que le viol peut être beaucoup de choses : humiliant, dégradant, douloureux physiquement, douloureux psychologiquement, épuisant, et plus encore. Chose certaine, il n'est pas drôle.

« L'humour est subjectif, mais l'est-il à ce point ? » L'auteure fait référence, dans son chapitre « Certaines blagues sont plus drôles que d'autres », à l'humoriste misogyne Daniel Tosh. Elle raconte une anecdote où, lors d'un de ses spectacles, une femme dans la salle lui aurait crié que les blagues sur le viol ne sont pas drôles. Tosh lui aurait répondu avec une blague sur le viol collectif. Comme le dit Roxane Gay, c'est bien connu, si une blague sur le viol est amusante, alors une blague sur le viol collectif l'est encore plus ! L'écrivaine souligne que l'humour sur le viol est conçu pour rappeler aux femmes qu'elles ne sont pas encore tout à fait égales aux hommes. Pour elle, l'humour qui porte sur les violences sexuelles suggère une permissivité.

LE PRINCE CHARMANT

Bad féministe m'a fait voir des choses que je n'avais jamais vues, simplement parce que je n'y avais jamais porté attention. Je n'avais pas vu que dans *La Petite Sirène*, le prince Éric est tellement obsédé par la belle voix qu'il a entendue autrefois qu'il est

incapable de voir et d'apprécier la femme exceptionnelle qu'il a sous le nez. Je n'avais jamais vu que dans *Blanche-Neige*, le prince manque tellement d'imagination qu'il tombe amoureux du corps apparemment sans vie de la jeune femme. Je n'avais jamais vu que dans *La Belle et la Bête*, la Belle doit endurer les attentions d'un homme qui ne la voit que comme un bien personnel. Ce qui cloche dans ces contes de fées, ces contes que l'on raconte aux jeunes filles c'est que souvent, pour que la princesse et le prince soient heureux, il y a un prix. Et de manière générale, c'est la princesse qui doit le payer. C'est elle qui fait les sacrifices. Je n'avais jamais vu à quel point, dans *Twilight*, Edward est un garçon contrôlant et à quel point Bella doit faire des compromis pour être avec lui. On nous a appris à croire qu'Edward, parce qu'il aime Bella, est digne de ces sacrifices. On nous a enseigné à pardonner ses erreurs, puisqu'il les fait par amour. La liste des « belles » histoires est encore longue.

MAUVAISES FÉMINISTES

Je crois que le message qu'envoie Roxane Gay, c'est que nous pouvons toutes être féministes à notre manière et qu'il faut détruire la connotation négative de ce titre. Nous n'avons pas besoin de brûler nos brassières, d'avoir les jambes poilues ou de détester la sexualité pour être féministes. Nous n'avons pas besoin d'être parfaites non plus, il suffit d'essayer, de faire un effort. Si on commence toutes quelque part, nous ferons une différence. Si je dis quelque chose la prochaine fois que j'entends une blague sur le viol, je ferai une différence. Et ce, même si je continue de danser sur *Whistle* de Flo Rida. Si toutes les femmes essayent, si toutes les femmes font un effort, peut-être qu'à ce moment-là, nous gagnerons finalement notre combat pour l'égalité.

LA MEILLEURE ARME : LA CONNAISSANCE

PAR AURÉLIE TREMBLAY



Les profs ont de drôles d'idées parfois. Comme de nous inviter à aller voir une pièce de théâtre documentaire de 4 heures sur un sujet des plus rebutants... Voici comment ça s'est passé.

Charles-Étienne Gill, dans le rôle du prof qui nous parle comme si on avait tous un doctorat alors qu'on a encore la couche aux fesses.

Aurélie Tremblay, dans le rôle de l'étudiante en Journalisme et communications, méticuleuse, travaillante, mais qui n'a pas encore remplacé OD par Tout le monde en parle les dimanches soirs.

LE PROF :

Dans le cadre du cours, on va aller voir la pièce *J'aime Hydro*, de Christine Beaulieu. Il s'agit d'une pièce de théâtre documentaire exposant les facettes opposées d'un enjeu de société essentiel, soit l'exploitation de l'hydro-électricité sur notre territoire. La pièce lance une épineuse et passionnante discussion : qu'est devenue la relation entre Hydro-Québec et les Québécois? Vous allez voir, c'est vraiment intéressant!

AURÉLIE (*pour elle-même, perplexe*):

Euh... OK! Une pièce de théâtre sur des barrages hydroélectriques?! J'vois pas comment ça peut être aussi intéressant qu'il le dit... Moi, quand j'allume une lumière, tout ce qui m'importe, c'est que je voie clair. Je sais bien qu'il y a un barrage à quelque part, de l'eau pis que ça donne de l'électricité, mais de là à être aussi enthousiaste...

LE PROF (*motivé*):

C'est vraiment fascinant: la comédienne est seule sur la scène pendant la totalité de la pièce, qui dure 4 heures...

AURÉLIE (*de plus en plus perplexe, encore pour elle-même...*):

Quoi!!! 4 heures assise sur un siège, sans écran, sans parler, sans bouffer... En plus, c'est un mercredi, j'ai déjà deux cours cette journée-là. Ça doit être une mauvaise blague!

LE PROF (*beaucoup trop motivé*):

Vous allez devoir faire un travail en lien avec la pièce. Et c'est gratuit, les billets sont achetés par le cégep. Vous réalisez votre chance?

AURÉLIE (*seulement à demi-rassurée*):

Au moins ça... Mais bon, de toute manière, je n'ai pas vraiment le choix d'y aller. Je n'ai pas le goût d'avoir zéro. Même si j'ai zéro envie d'y aller...

Musique d'ouverture d'épisode.

Lumière.

AURÉLIE (*pour elle-même, bien installée sur son siège peu confortable*):

Je me suis surprise en train de me poser mille et une questions et j'ai compris que Christine se posait les mêmes sur scène.

CHRISTINE BEAULIEU :

Ça veut dire que là, on ferait des barrages hydro-électriques pas rentables pour quelque chose dont on n'a pas besoin?

AURÉLIE (*pour elle-même*):

Euh... Quoi? Pourquoi on n'en aurait pas besoin?

ROY DUPUIS, acteur, cofondateur et porte-parole de la Fondation Rivières :

Le prix qu'on vend l'électricité est quasiment la moitié de ce que ça nous coûte parce qu'aujourd'hui, le prix du marché de l'électricité est rendu plus bas que nos coûts de production. En plus, on en a déjà trop d'électricité! On a des surplus!

AURÉLIE (*pour elle-même*):

Quoi? Pourquoi je ne sais pas ça moi? Je suis québécoise, je me sers de l'électricité à tous les jours et en plus, j'étudie en journalisme, donc je m'informe beaucoup à partir des médias. Et je n'ai jamais entendu ça!

CHRISTINE :

Mais pourquoi Hydro-Québec refuserait de discuter publiquement?

AURÉLIE :

Ah c'est probablement pour ça que je ne connais pas les détails.

CHRISTINE :

Et là, j'ai repensé au rapport que Roger Lanoue et Normand Mousseau ont écrit, en 2014, une commission sur les enjeux énergétiques du Québec : *Maitriser notre avenir énergétique. Pour le bénéfice économique, environnemental et social de tous.*

ROGER LANOUE ET NORMAND MOUSSEAU :

Au terme de nos travaux, il nous apparaît clair que le principal défi énergétique du Québec n'est plus d'assurer la sécurité d'approvisionnement...

Depuis dix ans, la demande en électricité a plafonné, voire baissé, tant au Québec que sur ses marchés d'exportation...

Malgré tout, le Québec a ajouté d'importants nouveaux moyens de production d'électricité...

AURÉLIE :

Comme la Romaine, pas la salade.

CHRISTINE :

Comme la Romaine (Pas la salade, mais une grande rivière sur la Côte-Nord qui a été saccagée par des barrages hydroélectriques).

ROGER LANOUE ET NORMAND MOUSSEAU :

Nous avons un surplus très important, de l'ordre de plus de 30 TWh.

AURÉLIE :

30 quoi ?

CHRISTINE :

C'est quoi des térawattheures ? Je suis allée vérifier ça. Trente térawattheures équivalent à trente milliards de kilowattheures. Pour vous donner une idée, en 2016, nous avons consommé au Québec près de 170 TWh.

ROGER LANOUE ET NORMAND MOUSSEAU :

La stratégie axée sur la construction de nouveaux projets hydroélectriques est ruineuse pour le Québec.

AURÉLIE :

Ben voyons donc !

CHRISTINE :

Ruineuse ?!

ROGER LANOUE ET NORMAND MOUSSEAU :

Nous suggérons de suspendre les investissements dans le complexe de la Romaine-3 et de la Romaine-4

AURÉLIE :

Bon, je comprends le principe, mais on va compenser de quelle façon ?

CHRISTINE :

L'efficacité énergétique compenserait pour toute croissance.

AURÉLIE (*pour elle-même*) :

Ah d'accord !

AURÉLIE, (*au lecteur*) :

Je vous épargne les trois autres heures de la pièce, mais je l'ai écoutée du début à la fin, malgré ma petite jambe qui trépidait. Je vous promets que je n'ai vraiment pas été déçue. J'en conviens, quatre heures de pièce de théâtre, à être assise sur un siège pas trop confortable, c'est long longtemps.

Mais Christine Beaulieu a su capter mon attention (beaucoup plus que mes profs dans mes cours au cégep). Je l'ai écoutée parce qu'elle aussi est partie de zéro et qu'elle avait les mêmes questionnements que moi. Je l'ai écoutée parce que ses propos étaient clairs et concis. Je l'ai écoutée parce que la pièce est dynamique, contrairement à ce qu'on peut penser du théâtre documentaire. Imaginez : elle a apporté sa Nissan électrique sur scène et elle a fait jouer du AC/DC. Si ça ce n'est pas dynamique, je ne sais pas ce que c'est ! On va se le dire : l'appellation *théâtre documentaire* n'est pas très alléchante. Mais bon, je l'ai écoutée parce qu'il est important de savoir ce qui se passe dans notre Québec. Les informations qu'elle nous sort sont tellement incroyables que ça donne envie de continuer de l'écouter. Je l'ai écoutée parce qu'elle aussi a des craintes pour l'avenir, notre avenir.

Et en bonus, c'est vraiment fou de voir tout le travail qu'elle a fait pour obtenir ces informations.

[...]

(Parce que je ne vous révélerai certainement pas le dénouement de cette pièce, mais les autres informations sont surprenantes et intéressantes.)

Musique de clôture d'épisode.

CHRISTINE :

Parce que grâce à ce projet, je constate que la meilleure arme contre la polarisation est certainement la connaissance.

AURÉLIE, (*au lecteur*) :

Et c'est pour cette raison que je vous invite fortement à aller voir cette pièce. Et que je tenterai peut-être même l'expérience du théâtre documentaire à nouveau...

Noir.

Le livre de la pièce est disponible aux éditions Atelier 10. Par ailleurs, lors de chaque représentation devant public, la pièce est diffusée en balado. Pour plus de détails, on peut consulter la page Facebook de *J'aime Hydro* ou le site du Théâtre Porte Parole :

porteparole.org/fr/pieces/jaime-hydro

